



HAL
open science

La cantilène maltaise du XVème siècle : Remarques linguistiques

David Cohen, Martine Vanhove

► **To cite this version:**

David Cohen, Martine Vanhove. La cantilène maltaise du XVème siècle : Remarques linguistiques. Comptes rendus du Groupe Linguistique d'Etudes Chamito-Sémitiques (G.L.E.C.S.), 1991, XXIX-XXX, pp.177-220. halshs-00009741

HAL Id: halshs-00009741

<https://shs.hal.science/halshs-00009741>

Submitted on 24 Mar 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Cantilène maltaise du 15ème siècle :
Remarques linguistiques

Le texte étudié ici est un court poème de vingt vers découvert en 1966 par G. WETTINGER et M. FSADNI. Il s'agit du plus ancien document littéraire écrit en maltais connu à ce jour. Il fut copié en caractères latins, pendant la première moitié du 16ème siècle, par un prêtre et notaire maltais du nom de Brandanu CAXARO, qui précise que la Cantilène (le mot est de lui) fut composée par son ancêtre Pietru CAXARO, mort en 1485. Ce poème nous permet donc de remonter jusqu'à la seconde moitié du 15ème siècle, alors que l'archipel maltais avait coupé ses derniers liens avec le monde arabo-musulman depuis plus de deux siècles.

G. WETTINGER et M. FSADNI ont légèrement modifié la lecture qu'ils avaient faite entre leur première publication : Peter Caxaro's Cantilena. A Poem in Medieval Maltese, Malte, 1968, et la seconde : L-Għanja ta' Pietru Caxaru. Poeżija bil-Malti Medjevali, Malte, 1983. Il s'agit de deux mots du dernier vers. Ils lisent désormais hedaun au lieu de hedann et tamarra au lieu de tamara. Mais dans son ensemble, le manuscrit est lisible, à l'exception toutefois d'un mot du dernier vers sur lequel subsiste un doute, mais qui semble bien être minne.⁽¹⁾

L'orthographe utilisée ne forme pas un système cohérent, s'inscrivant en cela dans la pratique de l'époque. En effet, à une même lettre peuvent correspondre plusieurs phonèmes, de même qu'un même phonème peut être rendu par des graphies différentes. En voici la liste, établie selon les étymologies arabes supposées, accompagnée du nombre d'occurrences en cas de graphies multiples pour un même phonème (le point d'interrogation qui suit éventuellement un chiffre indique que subsiste un doute ou des divergences sur l'étymologie proposée pour un terme) :

1. Voir le texte de la Cantilène en annexe.

arabe	orthographe du poème
ğ ħ	g (+ i ou e)
ħ ħ	h (2), ch (2 + 1?)
ħ ħ	ch (4 + 1?), c (2 + 1?), k (1?)
ε ع	∅ + voyelle d'arrière (4 + 2?), h (5 + 1?), ∅ (5?), ' (1)
ğ غ	g (2), h (1?)
q ق	c (4), k (3), ck (2)
k ك	c (4), k (3)
h ه	h (14), ∅ (4)
w و	u (6), hu (4), v (4), gu (1)
' ا	∅ (12), h (1)

orthographe du poème	arabe
∅	' ا (12), ε ع (5?), h ه (4)
∅ + voyelle d'arrière	ε ع (4 + 2?)
c	q ق (4), k ك (4), ħ ħ (2 + 1)
ch	ħ ħ (4 + 1?), ħ ħ (2 + 1?)
h	h ه (14), ε ع (5 + 1?), ħ ħ (2), ğ غ (1?)
k	q ق (3), k ك (3), ħ ħ (1?)

En outre, la gémination n'est pas notée systématiquement. On rencontre ainsi, à une ligne d'intervalle, l'adverbe signifiant "là" (hemm en écriture maltaise contemporaine) écrit hemme (vers 19) et heme (vers 20).

Enfin, on trouve parfois un e au lieu d'un a à l'heure actuelle. W. COWAN ⁽¹⁾ attribue ce phénomène à une évolution en retour. J. AQUILINA ⁽²⁾ décrit la voyelle /a/ comme proche du /ʌ/ dans l'anglais "shut". S'il en était de même à l'époque de la Cantilène, la nature acoustique de ce a pourrait suffire à expliquer ce flottement dans la graphie.

1. William COWAN, "Caxaro's Cantilena : A checkpoint for change in Maltese", in Journal of Maltese Studies, 10, 1975, p. 4-10.
2. Joseph AQUILINA, Teach Yourself Maltese, Londres, Hodder and Stoughton, (1965) 1980, p. 26.

Nous ferons d'abord quelques remarques générales concernant la phonétique et la phonologie du poème, avant d'aborder les divers problèmes d'interprétation qui se posent.

A. PHONETIQUE ET PHONOLOGIE

I. Les consonnes

a) L'occlusion glottale : le hamza

Disparu aujourd'hui, le hamza n'est noté qu'une seule fois dans tout le poème, sous la forme d'un h dans le mot hactar ("choisis !" - selon notre hypothèse) au vers 20. On peut en conclure, selon toute probabilité, que la façon de le prononcer en avait déjà été perdue à l'époque.

b) Les interdentes

Elles ont disparu du maltais contemporain pour faire place aux occlusives correspondantes. On ne retrouve la trace de cette ancienne prononciation que dans un mot sur les trois du poème où l'on suppose une interdente. Il s'agit de nichadithicum (vers 1), correspondant à l'arabe classique "haddata" (raconter). Cette conservation du t pourrait s'expliquer par le fait que c'est une forme littéraire fréquente dans les contes. Quant aux deux autres termes qui auraient pu comporter une interdente, ils présentent en fait une occlusive dentale : tamarra (fruit, selon notre hypothèse) et hedaun (celles-ci) au vers 20 (cf. "tamara" et "hādā" de l'arabe classique). Nichadithicum est sans doute déjà une exception à cette époque.

c) La laryngale fricative : /h/

Elle est majoritairement représentée dans la graphie par un h dans des positions (initiales et médianes) où elle n'est plus articulée aujourd'hui. Elle existait donc encore au 15^e siècle.

d) La vélaire sourde : /ħ/

Elle s'est aujourd'hui confondue avec la pharyngale fricative sourde /ħ/. Il existe cependant quelques villages à Gozo ⁽¹⁾ où

1. Voir A Survey of Contemporary Dialectal Maltese édité par J. AQUILINA et B.S.J. ISSERLIN, vol. I : Gozo, Leeds, 1981, p. 135.

les deux phonèmes |ħ| et |ḥ| sont encore distincts. La graphie de la Cantilène conduit à penser qu'il en était de même au 15^e siècle. Certes |ḥ| et |ħ| sont également transcrits par ch, mais |ḥ|, plus fréquent, n'y est jamais représenté par h à l'inverse de |ħ|. Nous avons bien là une preuve supplémentaire de l'existence ancienne de la vélaire sourde en maltais.

e) Les emphatiques

Rien, dans l'orthographe du poème, ne permet de déceler qu'elles étaient encore prononcées. Cependant, comme en maltais contemporain, on constate au moins qu'elles exercent une influence sur le timbre de la voyelle adjacente qui sera toujours une voyelle d'arrière à leur contact. C'est, par exemple, une des raisons qui permet de rapprocher tale, au vers 1, d'une racine TLÉ "monter, venir", et non de |tālin| (ensuite), proposé par G. WETTINGER et M. FSADNI dans leur opuscule de 1968.

f) La pharyngale sonore |ε| et la vélaire sonore |ğ|

Les graphies différentes utilisées, dans la majorité des cas, pour transcrire |ε| et |ğ| (|ε| n'est jamais noté g, par exemple) permettent de penser qu'il n'y avait pas encore eu disparition des deux phonèmes, ce qui n'a rien de surprenant puisqu'on sait que la vélaire sonore ğ est encore prononcée à Gozo⁽¹⁾, et que /ε/ et /ğ/ étaient encore distincts, et articulés, dans la plupart des dialectes maltais au XVIII^e siècle⁽²⁾. Par ailleurs, dans la Cantilène, il semble bien que la pharyngale sonore /ε/ était encore une réalité à l'initiale (trois mots sur les quatre) et en position médiane : homorcom (votre époque) au vers 2, hallex (parce que) au vers 18, 'al (pour) au vers 3 (mais on a al au vers 5 ; mehandihe (elle n'a pas) au vers 3, mihallimin (travailleurs) aux vers 8 et 12. Par contre, en finale, |ε| ne laisse plus qu'un souvenir se manifestant par la vélarisation de la voyelle adjacente (cf. tale au vers 1 que nous avons rapproché de la racine TLÉ), ou par la présence d'une diphtongue (comme de nos jours) dans la conjugaison de l'accompli (cf. timayt, j'espérais, au

1. Op. cit. p. 135.

2. Voir M.A. VASSALLI, Ktîb yl klîm Mâlti 'mfyссер byl-latin u byt-talyân. Rome, 1796.

vers 9) sur le modèle des verbes à troisième radicale semi-vocalique.

g) La palatale sourde emphatique :/q/

Dans ce poème on remarque que le /q/ est toujours rendu dans l'écriture par une palato-vélaire : q, k, ck, ce qui implique que l'articulation actuelle en occlusive glottale n'était pas encore, pour le moins, généralisée à cette époque. Elle ne l'était d'ailleurs pas à l'époque de Vassalli (op. cit.). On sait, de plus, que les Italiens le transcrivait par un k, indiquant ainsi qu'à leur arrivée ce /q/ était prononcé comme une palatale et non comme une occlusive glottale. Le passage de /q/ à /k/ n'est donc pas contemporain de l'arabisation de l'île, et il n'est pas nécessaire, comme d'aucuns l'ont pensé⁽¹⁾, de voir dans sa prononciation actuelle un hypothétique substrat punique ou une origine orientale de la langue.

h) La neutralisation sourde/sonore en finale au profit de la sourde

Ce phénomène du maltais contemporain n'est pas attesté dans la Cantilène, comme nous le montrent plusieurs exemples, notamment ard (terre) au vers 19, aujourd'hui prononcé [art], le /t/ n'étant même plus, dans ce cas, une variante de /d/, puisque le pluriel de ce mot est artijiet et non un éventuel *ardijiet.

II. Voyelles et syllabation

Comme nous l'avons déjà remarqué en traitant les consonnes, le timbre des voyelles permet de faire des hypothèses quant à la nature des consonnes voisines. Nous rappellerons que [a] persiste au contact des emphatiques, et [a] ou [e] au contact des pharyngales et des vélares.⁽²⁾

1. Voir Joseph AQUILINA, Papers in Maltese Linguistics, The University of Malta, (1970) 1981.

2. Voir David COHEN, "Le système phonologique du maltais. Aspects synchroniques et diachroniques", in Etudes de linguistique sémitique et arabe, La Haye-Paris, Mouton, 1970, p. 126-149.

a) L'imala

Ce phénomène bien connu des dialectes arabes est déjà fortement attesté dans notre poème, bien que souvent encore à mi-chemin: *ā passe à [ē] dans gireni (<*ǧirānī) - mes voisins - au vers 1), par exemple. Mais a peut parfois passer à [i] comme dans ui ("et") au vers 3 (mais on a ue au vers 2). Signalons enfin que [ā] n'avait pas encore abouti à la diphtongue [iə] connue actuellement ("voisins" est [ǧiriən]).

b) L'harmonisation vocalique

Il faut remarquer qu'elle était très forte à cette époque, peut-être plus que de nos jours en maltais standard. Elle pouvait en effet atteindre jusqu'à la préposition comme dans fo homorcom (dans votre vie) au vers 12. (Mais on entend fréquemment de nos jours [ʃa ḥāḡa] au lieu de [ʃi ḥāḡa], par exemple).

c) Les voyelles brèves

De ce point de vue, le poème appelle plusieurs remarques. La première est que le ĩ bref demeure, sauf pour cause d'harmonisation vocalique comme dans gebel (cf. ǧibāl - montagnes - de l'arabe classique), qui signifie "pierres". D'autre part, la répartition des voyelles brèves telle qu'elle apparaît dans la Cantilène n'est pas identique à celle connue en maltais contemporain⁽¹⁾ (on a zimen et non [zmiən] comme actuellement, par exemple) Ceci conduit à penser qu'au moment de l'arabisation de l'archipel maltais (la conquête date de 870) les voyelles brèves n'étaient pas encore tombées en maghrébin. Elles persistent en effet encore à Malte au 15^e siècle, sauf dans des formes à préfixe m- (voir imgammic au vers 4 où l'on doit reconstruire une chute de la voyelle [u], l'accent se trouvant sur la deuxième syllabe, puis l'apparition d'une voyelle de prothèse i). Ces voyelles brèves sont encore présentes à l'accompli : on a rimitine (il m'a jeté) au vers 4 et non un représentant du rmietni actuel.

1. Voir David COHEN, op. cit.

d) Syllabation

Outre la présence de voyelles brèves en syllabes ouvertes, on constate qu'une règle dominait à l'époque de la Cantilène : lorsque deux consonnes se suivaient, elles étaient disjointes par une voyelle. Nous en avons une illustration dans mehandihe au vers 3 par exemple, où le i est une voyelle de disjonction, comme il en existe en tunisien. Il s'agit d'une forme ancienne au Maghreb. Il est également possible, comme le souligne G. BRINCAT,⁽¹⁾ que, dans certains cas, ces voyelles soient purement graphiques, conformément à la tradition poétique italienne de l'époque.

B. LES PROBLEMES D'INTERPRETATION

Outre la phonétique, les problèmes linguistiques que soulève le poème sont de tous ordres : étymologiques, sémantiques, morphologiques, syntaxiques et stylistiques. Un même mot ou un même vers pouvant être concerné par chacune de ces questions, les remarques relatives aux différents plans seront donc regroupées autour du terme étudié et le poème sera suivi ligne par ligne.

Vers 1 : "xideu il cada ye gireni tale nichadithicum"

xideu pose aussi bien des problèmes d'ordre lexical que morphologique, syntaxique ou stylistique. G. WETTINGER et M. FSADNI lui supposent une origine /*šadā/, verbe "défectueux", avec son sens secondaire en arabe classique de "chanter", dont on aurait ici le masdar "chant". Mais, outre que celui-ci n'est attesté ni en maltais ni dans d'autres dialectes arabes dans ce sens (signalons que leurs références, HAVA et NEWMAN, sont des dictionnaires modernes, respectivement de 1964 et 1871, de la langue littéraire), il est probablement morphologiquement incorrect, puisqu'il devrait être maintenant /*šidu/. D'autre part,

1. Giuseppe BRINCAT, "Critica testuale della Cantilena di Pietro Caxaro", in Journal of Maltese Studies, 16, 1986, p. 1-21.

l'interprétation qu'ils proposent des deux premiers mots comme étant un rapport d'annexion implique qu'il s'agirait d'une sorte de titre : "Chant du malheur". Or ceci n'apparaît pas dans la mise en page du manuscrit, et du point de vue stylistique, il peut sembler curieux de commencer un poème de cette façon. Toutefois, Madame Paulette GALAND-PERNET nous a signalé que c'est un procédé stylistique utilisé dans la poésie berbère. Mais il ne nous est pas connu pour la poésie arabe. Il nous semble donc préférable d'envisager un développement syntaxique normal de ce premier vers.

Une autre solution concevable permet d'éliminer trois des problèmes mentionnés ci-dessus, mais n'évite pas l'écueil morphologique. Il est possible de supposer à xideu une origine "šadda", verbe "sourd" (rappelons que les consonnes géminées ne sont pas systématiquement notées), qui signifie "arrêter", ici à la forme de l'impératif pluriel. Mais la diphtongue finale fait difficulté, puisque, actuellement, on aurait *šiddu, en maltais standard comme dans les autres dialectes de l'île semble-t-il. Pourtant cet impératif paraît bien impliqué sémantiquement par le vocatif qui suit : ye gireni (ô mes voisins !) et est, de plus, satisfaisant sur le plan stylistique.

Il l'est d'autant plus, si l'on considère que cada, malgré le sens de "fatalité, malheur" attesté par VASSALLI, connu dans d'autres dialectes arabes, et repris par G. WETTINGER et M. FSADNI, pourrait provenir du masdar "qaḏā" (affaires) de la racine QḌY. Le verbe à la première forme qeda / jaqdi est d'ailleurs encore connu en maltais avec le sens de "servir à, vaquer à ses occupations".

Dans leur publication de 1968, G. WETTINGER et M. FSADNI faisaient provenir tale de [tālin], ce qui est impossible phonétiquement ([ta] > |te|, mais [ṭa] > |ta|, et |i| > |e| uniquement devant devant une pharyngale, vélaire ou emphatique), sémantiquement car [tālin] n'est pas attesté dans le sens proposé de "ensuite, ce qui suit, suite", et syntaxiquement, puisqu'on peut se demander pourquoi tale n'est pas précédé d'un article étant donné

qu'il serait, selon leur interprétation, complément d'objet direct du verbe nichadithicum (je vous raconte). En 1983, les auteurs sont revenus sur leur première interprétation et ont rapproché tale du terme "talահawn" (viens ici), cité par VASSALI, y voyant un verbe de la troisième forme à l'impératif singulier, dont le sujet serait gireni (mes voisins). Or l'accord d'un verbe au singulier avec un sujet au pluriel qui le précède, est pour le moins inattendu.

Les correspondances phonétiques mentionnées plus haut conduisent à reconstruire une origine *ṬLÉ "monter, venir", dont on a ici la forme du participe actif qui s'utilise tout à fait normalement à la première personne du singulier. gireni est alors complément d'objet indirect. La fin de ce vers pourrait donc se traduire par "je viens vous raconter".

Nous proposons, avec les réserves déjà citées, pour hypothèse que le poète s'adresse à ses voisins et leur dit :

"Arrêtez vos occupations, ô mes voisins, je viens vous raconter".

Vers 2 : "Mensab fil gueri uele nisab fo homorcom"

mensab : G. WETTINGER et M. FSADNI en proposent le découpage suivant : me, particule de négation + nsab, verbe de 7ème forme qui signifie "se trouver, être trouvé", dont le sujet est cada. Nous avons également tenté de rapprocher ce terme, par un autre découpage possible en men (que) + sab (trouver), de la formule "măn-şâb" mentionnée par William MARCAIS ⁽¹⁾, bien connue en Tunisie, qui a pour sens "qu'il serait souhaitable, qu'on aimerait que". Mais cela ne peut aller avec l'idée d'opposition contenue dans uele (= et + particule de négation), qui par ailleurs justifie l'absence du deuxième élément de la négation -ş. mensab et nisab sont donc probablement le même verbe à la 7ème forme, à la 3ème personne du masculin singulier, précédés de deux négations

*. William MARCAIS et Abderrahmân GUÏGA, Textes arabes de Takroûna, II. Glossaire, Paris, Imprimerie Nationale, 1959, Tome 5, p. 2291.

différentes, ainsi que le disent G. WETTINGER et M. FSADNI.

Le mot gueri reste encore un mystère, pour des raisons aussi bien syntaxiques que sémantiques. On peut quand même supposer qu'il s'oppose à homorcom et qu'il y aurait par conséquent une opposition passé / présent. Il est possible de rapprocher ce terme de "wara" (derrière) et de "warrani" (passé) du maltais contemporain. Mais alors les correspondances phonétiques ne sont plus respectées, car on sait que le "r" dans ce mot était emphatique au contact de "a" (il l'est toujours au Maghreb, et le maltais contemporain a conservé un "a" à sa suite). G. WETTINGER et M. FSADNI proposent un rapprochement avec l'arabe classique wārā (cacher, céler, inhumer), dont une forme, celle du texte, aurait pu signifier "passé" par extension de sens. Tout le vers serait alors complé- ment de nichadithicum.

La traduction pourrait se lire ainsi :

"Ce qui se trouve ni dans le passé ni de votre temps".

Vers 3 : "Calb mehandihe chakim soltan ui le mule

L'accord au féminin entraîné par calb (coeur) n'a rien de surprenant, car ce terme est encore féminin aujourd'hui.

Signalons que la totalité de ce vers est le sujet du vers suivant.

Traduction : "Un coeur qui n'a ni souverain, ni maître, ni seigneur".

Vers 4 : "Bir imgammic rimitine betiragin mucsule"

G. WETTINGER et M. FSADNI proposent deux explications quant à l'origine de mucsule qui ne sont pas satisfaisantes sémantique- ment. Ce mot, pensent-ils, pourrait provenir de *muḥṣūla, dérivé de la racine ḤṢL, couper, mais ce sens est curieux dans le contex- te. L'autre hypothèse est mystérieuse : "*muqsula from the Arabic qasala" nous est inconnu. Peut-être manque-t-il un point sous le "s", mais le verbe qaṣala, couper, ne s'emploie que pour le blé. Il est probable qu'il faut rapprocher ce mot de l'arabe classique

mağsul, maghrébin mağsul (lavé), bien que le sens ne soit pas exactement adapté. Mais Omar BENCHEIKH nous a signalé que dans le parler du Cap Bon (Tunisie) le terme a aussi le sens de "usé, émoussé".

Par ailleurs, ce participe est remarquable en ce qu'il comporte un préfixe mu- au lieu de ma- ou mi- habituellement pour le schème du participe passif (mu- est possible, mais pour les noms d'instruments). Doit-on supposer une harmonisation vocalique, comme encore dans certains dialectes contemporains, tel celui de Mtaħleb (corpus recueilli par M. Vanhove) où l'on trouve [muksurīn] pour /miksurīn/ "cassés", par exemple?

Si cette hypothèse est exacte, le vers signifierait :

"Dans un puits profond il m'a jeté par des marches usées".

Vers 5 : "fen hayran al garca nenzel fi tirag minzeli"

hayran n'a pas, à notre connaissance, le sens de "désireux" que lui prêtent G. WETTINGER et M. FSADNI. De plus, syntaxiquement, nous n'avons pas affaire ici à une forme verbo-nominale suivie de son complément mais à un adjectif décrivant un état.

Au Maghreb, ḥayrān, donné par M. BEAUSSIER ⁽¹⁾ signifie "embarrassé, inquiet, agité, troublé, ému, etc.". C'est un adjectif d'état portant sur le locuteur que l'on rencontre fréquemment dans les chansons d'amour et qu'on peut traduire par "désespéré d'amour". Il faut donc supposer une virgule après ce mot et non après fen comme le pensent G. WETTINGER et M. FSADNI.

al (cf. ʿalā de l'arabe classique) est une préposition indiquant, entre autre, le but.

Le sens de "chute" pour minzeli, donné par les auteurs, n'est pas exact. Littéralement, il s'agit du "lieu où je descends, l'endroit où je dois aboutir", c'est-à-dire, dans ce contexte, "mon destin, ma fin", ici en l'occurrence la noyade. En arabe classique le sens en est "gîte d'étape", en maghrébin "village, domicile, demeure, camp". En maltais moderne le mot subsiste avec le sens de "aire d'atterrissage, jetée".⁽²⁾

1. Marcellin BEAUSSIER, Dictionnaire pratique arabe-français, Alger, La Maison des Livres, Nouvelle édition, revue, corrigée, et augmentée par M. Mohamed Ben Cheneb, 1958, p. 260a.

2. E.D. BUSUTTIL, Kalepin (Dizzjunarju) Malti-Ingliż, Malte, A. C. Aquilina, 1981, p. 189b.

Le sens du vers 5 pourrait se rendre ainsi :

"où désespéré d'amour, pour me noyer je descends les marches de mon destin".

Vers 6 : "Nitila vy nargia ninzil deyem fil bachar il hali"

vy a ici son sens d'opposition, c'est-à-dire "mais".

nargia ninzil ("je redescends", mot à mot "je retourne - je descends") est une tournure très dialectale connue en tunisien par exemple, et toujours usitée en maltais.

G. WETTINGER et M. FSADNI traduisent l'expression fil bachar il hali par "dans la mer démontée", image qui, associée à un puits, nous a paru surprenante. Toutefois Antoine LONNET nous a signalé que beaucoup d'histoires circulent dans la péninsule arabique à propos de chameaux tombant dans un puits et ressortant dans le Golfe Persique, et Omar BENCHEIKH que la mer et ḥayrān vont souvent de pair dans la poésie maghrébine. Il est cependant possible d'envisager un autre sens grâce à d'autres correspondances phonétiques. On peut en effet rapprocher bachar de "buḥār", vapeur, fumée (cf. bḥar ou bḥur, encense, fumigation, en maltais contemporain ⁽¹⁾), ch notant aussi bien ḥ que ḥ. De même pour hali: on sait que ce que l'orthographe maltaise note actuellement par "gḥali" provient de deux mots arabes différents : /ǧaly/ (bouillonnant) et /ʕalīy/ (haut). G. WETTINGER et M. FSADNI optent pour le second terme, mais si l'on accepte l'hypothèse de "vapeur" pour bachar, le premier convient mieux.

La traduction que nous proposons est donc la suivante :

"Je monte et je redescends toujours dans les vapeurs bouillonnantes".

Vers 7 : "Huakit hi mirammiti lili zimen nibni"

huakit pose un problème. Aucun argument probant n'a pu être trouvé quant à son origine. Si elle est réellement *waqaʕa comme le supposent les auteurs, ce serait la seule attestation de ʕ = Ø,

1. Voir Joseph AQUILINA, Maltese-English Dictionary, Volume One, A-L, Malte, Midsea Books Ltd, 1987, p. 113.

outre le discutable chitali (au vers 8), puisque le mot comporte un "i", alors que le ξ a permis aux voyelles d'arrière de se maintenir. Actuellement la 3ème personne du féminin singulier pour ce type de verbes se forme en -ēt. Mais nous n'avons aucune autre solution à offrir.

Dans la note de leur publication de 1983 concernant mirammiti, les auteurs font remonter ce mot au sicilien médiéval et au latin. Ce n'est sans doute pas utile, puisque le terme est fréquent au Maghreb (sous la forme "mramma") et signifie "maison en construction, chantier".

Traduction : "Il s'est écroulé le chantier de ma maison que je construis depuis longtemps".

Vers 8 : "Mectatili ξ mihallimin me chitali tafal morchi"

L'accord du verbe mectatili ξ au féminin singulier avec un sujet au masculin pluriel qui le suit (mihallimin) conduit à se demander si l'on a affaire à un classicisme, sans qu'on puisse apporter de réponse à ce phénomène singulier dans un dialecte arabe. Madame Paulette GALAND-PERNET nous a signalé que c'est un procédé stylistique connu dans la poésie berbère, mais nous ignorons si cela existe dans d'autres poésies dialectales arabes.

mectatili ξ , chitali, ainsi que mectatili ξ et kitali au vers 12, proviennent sans doute d'un seul et même verbe "ḥaṭā" qui signifie "manquer, pécher, commettre une faute" ⁽¹⁾ (cf. en arabe classique "ḥaṭi'a", faire une faute, une erreur, pécher). Stylistiquement, il s'agit d'une redondance poétique. C'est aussi l'interprétation vers laquelle semblent pencher G. WETTINGER et M. FSADNI, bien que l'absence d'attestation d'une graphie k pour ḥ dans les documents de l'époque leur fasse faire un autre rapprochement avec qaṭaʿa (couper), qu'ils ont conservé dans leur transcription en orthographe moderne, pour kitali au vers 12. Ce n'est pas très satisfaisant sémantiquement, ni phonétiquement puisque cela impliquerait que $\xi > \emptyset$.

1. Voir Marcellin BEAUSSIER, op. cit., p. 288a.

Traduction : "Ce ne fut pas faute d'ouvriers, mais ce qui a cédé c'est l'argile molle".

Vers 9 : "fen timayt insib il gebel sib tafal morchi"

timayt, repris par tumayt au vers 13, s'il a vraiment pour origine "ṭamaša" (espérer), conduit à se demander pourquoi un ṭ emphatique suivi d'un "a" serait passé à "ti" ou "tu", alors qu'on aurait dû avoir "ta", comme en maltais contemporain où l'on a "tama" (espérer). W. COWAN ⁽¹⁾ y voit l'indication que les consonnes emphatiques étaient encore une réalité phonétique à l'époque de la Cantilène. En tout état de cause, ce n'est pas incompatible sémantiquement avec le reste de la phrase. On a également tenté de rapprocher ce terme de la racine HMM dont la 8ème forme 'ihtamma (s'inquiéter, se préoccuper de) ⁽²⁾ a un sens conciliable avec le contexte et aurait pu aboutir à la forme du texte, la laryngale h n'ayant pas systématiquement d'équivalent graphique dans le poème.

Dans sib tafal (j'ai trouvé de l'argile), que G. WETTINGER et M. FSADNI ne commentent pas, il faut supposer que le suffixe -t, élément de conjugaison de la première personne de l'accompli, a été omis à la fin de sib par le copiste, à cause de la liaison avec le mot suivant. Selon Madame Paulette GALAND-PERNET, il s'agit d'un phénomène fréquent chez les copistes du Moyen-Age.

Traduction : "Où j'espérais trouver des pierres, j'ai trouvé de l'argile molle".

Vers 11 : "Huakit hy mirammiti Nizlit hi li sisen"

li ne peut être un article avec métathèse, inconnu du maltais contemporain et qui, de surcroît, s'assimile à la première consonne du mot qui suit quand celle-ci est une sifflante. Il pourrait s'agir d'un datif éthique (= à moi, pour moi), mais alors sa position dans la phrase est curieuse car on l'attendrait après le verbe et non après le pronom. On peut également penser au sens de "jusqu'à", attesté dans les dialectes maghrébins, même s'il ne l'est plus en maltais contemporain ("jusqu'à" est sa).

Traduction : "Il s'est écroulé le chantier de ma maison, il s'est affaissé jusqu'aux fondations".

1. William COWAN, op. cit., p. 9.

2. cf. M. BEAUSSIER, op. cit., p. 1029a.

Vers 12 : "Mectatilix il mihallimin ma kitatili li gebel"

kitatili est sans doute le même mot que chitali au vers 8. Il y a donc redondance poétique. Si l'hypothèse formulée est exacte, elle implique que l'orthographe k est possible pour h.

li pose un problème car il apparaît deux fois, la première attaché à kitati-, et la seconde juste après, mais isolé. Il est donc difficile d'admettre qu'on ait deux datifs éthiques qui se suivent. Mais l'interprétation par un article avec métathèse avancée par les auteurs est curieuse phonétiquement (on a actuellement il-gebel et non *l-i-gebel). Peut-on supposer que li couplé avec le ma qui précède kitatili signifient "ne ... que", comme "ma ... illa" de l'arabe maghrébin, même si cette tournure n'existe pas en maltais contemporain (on a "ma ... ħlief") ? Ceci impliquerait alors que ma ne provient pas de imma (mais).

Traduction : "Ce ne fut pas faute d'ouvriers, mais les pierres m'ont fait défaut".

Vers 16 : "biddilihe inte il miken illi yeutihe"

il n'est pas forcément l'article comme le pensent G. WETTINGER et M. FSADNI. Il pourrait s'agir de la préposition "lil" (à, vers) que l'on rencontre aussi aujourd'hui sous ses formes abrégées de "'il" ou "'l". Car le -he de biddilihe, pronom suffixe féminin, se rapporte nécessairement à mirammiti, nom féminin, et non à miken, nom masculin, qui ne peut être le complément d'objet direct du verbe biddilihe (ce qu'implique l'interprétation de il comme article).

Pour yeutihe, plusieurs origines sont phonétiquement possibles :

- "watā" : faire mal, causer de la douleur (Beaussier, p.1039)
- "'atā" (+ ^Calā) : punir (sens secondaire, cf. Kazimirski, p. 9)
- "watā / yutā" : (Beaussier, p. 1038)
 - . 1ère forme : faire mal
 - . 2ème forme : faire réussir, prospérer
 - . 3ème forme : aller, être séant, seoir, être avantageux, bienséant, convenir.

Nous préférons retenir le sens de "convenir", adapté au contexte, bien qu'il s'agisse d'une troisième forme, et qu'on s'attendrait donc à une forme comme "iwāti". Peut-être peut-on supposer une métathèse à partir de "yāwti". Mais la première forme retenue par les auteurs n'est satisfaisante ni phonétiquement (on devrait avoir "yūti"), ni sémantiquement.

On aurait alors la signification suivante pour ce vers :
"Toi, change-le pour une place qui lui convient".

Vers 19 : "hemme ard bayda v hemme ard seude et hamyra"

G. WETTINGER et M. FSADNI avancent l'hypothèse que hamyra serait une ancienne forme de "rouge" (actuellement "ĥamra" au féminin), ce qui est curieux car on ne peut aucunement expliquer la présence du y (ī long). Par contre, DOZY ⁽¹⁾ donne "ĥamīr" et "ĥamīra" (asphalte) qui sont nettement plus satisfaisants phonétiquement et aussi syntaxiquement comme nous allons le voir.

Dans seude et hamyra, l'hypothèse de et latin semble très douteuse. Il est probable qu'il faut rattacher ce et à seude, comme on a rattaché le t de thi à huakit au vers 14, ce phénomène graphique étant courant au Moyen-Âge. Nous aurions alors un mot féminin à l'état construit, possible sans article en maltais contemporain. Le sens de l'expression serait alors "noire d'asphalte".

Traduction : "il y a une terre blanche et une terre noire d'asphalte".

Vers 20 : "Hactar min hedaun hemme tred minne tamarra"

La signification proposée par G. WETTINGER et M. FSADNI pour ce vers est très obscure et incompréhensible syntaxiquement. L'origine "'aktar" (plus) supposée pour hactar n'est pas la seule envisageable. "'aĥtara" (choisir), ici à l'impératif, est aussi possible phonétiquement, et plus vraisemblable dans le contexte.

1. R. DOZY, Supplément aux dictionnaires arabes, 2 vol., (Leyde, Brill, 1881) Beyrouth, Librairie du Liban, 1981, p. 322.

tamarra s'apparentant à "tmur" du maltais contemporain est bizarre, au moins phonétiquement, les phénomènes d'harmonisation vocalique ne pouvant se propager sur un éventuel morphème de pluriel suffixé au verbe, comme le dit D. FENECH ⁽¹⁾. Probablement faut-il relier ce mot à "tamara" (fruit, effet, bénéfique) que BARBERA ⁽²⁾ donne encore pour le maltais contemporain sous "tamar" avec le sens plus spécialisé de "dattes", surtout si le redoublement du "r" n'est pas certain (il ne figurait pas dans la première édition).

La signification du vers pourrait donc être :

"Choisis d'entre celles-ci ! Il y en a dont tu désires le fruit".

L'interprétation de la Cantilène demeure difficile, parfois même obscure, pour les Maltais eux-mêmes, comme pour d'autres. Si nous avons apporté quelques critiques aux diverses hypothèses émises jusqu'à présent, nous savons que les nôtres en sont passibles également et que la prudence s'impose. La Cantilène n'a pas livré tous ses mystères, et il est probable qu'il en sera ainsi tant qu'elle restera le seul texte connu en maltais du Moyen-Age.

1. Dwardu FENECH, Wirt il-Muża. Studji Kritiċi Komparativa, Malte, éd. P.A.M., 1977, p. 15.

2. D.G. BARBERA, Dizionario Maltese-Arabo-Italiano, 4 vol. Beyrouth, 1939-1940

ANNEXES

I. Transcription du manuscrit de la Cantilène et du
paragraphe d'introduction (version de 1983).

*Aliquantulum exhilaratus memorans cantilenam diu compositam
quondam mei maioris Petri de Caxaro philosophi poete et oratoris cui
aliquando dictum fuit confla precor calamum Caxaro clara propago: te
cupiant ninphe te tua musa curavit quam lingua melitea hic subicio.*

*Xideu il cada ye gireni tale nichadithicum
Mensab fil gueri uele nisab fo homorcom
Calb mehandihe chakim soltan ui le mule
Bir imgamic rimitine betiragin mucsule
fen hayran al garca nenzel fi tirag minzeli
Nitila vy nargia ninzil deyem fil bachar il hali.*

*Huakit hi mirammiti lili zimen nibni
Mectatilix mihallimin me chitali tafal morchi
fen tumayt insib il gebel sib tafal morchi
vackit hi mirammiti.*

*Huakit hy mirammiti Nizlit hi li sisen
Mectatilix il mihallimin ma kitatili li gebel
fen tumayt insib il gebel sib tafal morchi
Huakit thi mirammiti lili zimen nibni
Huec ucakit hi mirammiti vargia ibnie
biddilihe inte il miken illi yeutihe
Min ibidill il miken ibidil il vintura
halex liradi 'al col xebir sura
hemme ard bayda v hemme ard seude et hamyra
Hactar min hedaun heme tred minne tamarra.*

II. Translitération du poème en orthographe maltaise
contemporaine (version donnée par G. WETTINGER et
M. FSADNI en 1968)

1 Xidew il-qada, ja ġirieni, tale nhadditkom,
2 Ma nsab fil-weri u la usab f'ghomorkom
3 Qalb m'ghandha hakem, sultan u la mula
4 Bir inghammiq irmietni, b'turġien muhsula,
5 Fejn, hajran għall-gharqa, ninżel f'tiraġ minżeli
6 Nitla' u nerga' ninżel dejjem fil-bahar il-gholi.

Waqghet hi, imrammti, l'ili żmien nibni,
Ma htatlix mghallmin, 'mma qataghli tafal merhi;
Fejn tmajt insib il-ġebel sibt tafal merhi;
Waqghet hi, imrammti.

Waqghet hi, imrammti; niżżlet hi s-sisien;
Ma htatlix l-inghallmin, 'mma qatghetli il-ġebel;
Fejn tmajt insib il-ġebel sibt tafal merhi
Waqghet hi, imrammti, l'ili żmien nibni.
U hekk waqghet hi, imrammti! w erga' ibniha!
Biddilha inti l-imkien illi jewtiha.
Min ibiddel l-imkien ibiddel il-vintura;
Għaliex l-iradi għal kull xiber sura:
Hemm art bajda, w hemm art sewda [u] hamra.
Aktar minn hedân hemm trid minnha tamara[?]

IV. Translitération du poème en orthographe maltaise
contemporaine (version donnée par G. WETTINGER et
M. FSADNI en 1983)

Xidew il-qada, ja girieni, tale nhadditkom,
Ma nsab fil-weri u la nsab f'ghomorkom
Qalb m'ghandha hakem, sultan u la mula
Bir imghammiq irmietni, b'turgien muhsula,
Fejn, hajran għall-gharqa, ninzel f'tiraġ minzeli
Nitla' u nerga' ninzel dejjem fil-baħar il-gholi.

Waqgħet hi, imrammti, l'ili żmien nibni,
Ma htatlix mghallmin, 'mma qatagħli tafal merħi;
Fejn tmajt insib il-gebel sibt tafal merħi;
Waqgħet hi, imrammti.

Waqgħet hi, imrammti; niżżlet hi s-sisien;
Ma htatlix l-imghallmin, 'mma qatgħetli l-gebel;
Fejn tmajt insib il-gebel sibt tafal merħi
Waqgħet hi, imrammti, l'ili żmien nibni.
U hekk waqgħet hi, imrammti! w erga' ibniha!
Biddillha inti l-imkien illi jewtiha.
Min ibiddel l-imkien ibiddel il-vintura;
Għaliex l-iradi għal kull xiber sura:
Hemm art bajda, w hemm art sewda u hamra.
Aktar minn hedawn hemm trid minnha tmarra.

III. Traduction en anglais du poème et du paragraphe
d'introduction donnée par G. WETTINGER et M. FSADNI
en 1968

Somewhat enlivened in recalling a song composed long ago by my late ancestor, Peter de Caxaro, philosopher, poet and orator, of whom it was once said: 'Manufacture a pen for Caxaro, I entreat you, O noble progeny: let the nymphs seek thee; let thy Muse . . . [invite, call, inspire] thee', I write it down here in the Maltese language.

A recital of [my] misfortunes, O my neighbours, the following I shall tell you,
Such as has not been found either in the past [lit, in the buried] or in your lifetime.

An ungoverned, kingless, and lordless heart
Has thrown me into a deep well without a way up [literally, with broken steps or steps that stop short of the bottom],
Into which, desiring death by drowning, I descend by the steps of my downfall,
Rising and falling always in the stormy sea [or, deep water, i.e. of the well].

My house, it has fallen down, [the one] I have long been a-building.
The workmen [themselves] were not to blame, but it was the loose clay that gave way.

I found loose clay where I had hoped to find rock;
My house! It has fallen down!

My house! It has pushed down its foundations.
The workmen were not to blame, but the rock gave way.

I found loose clay where I had hoped to find rock;
The house I had long been a-building has collapsed!
And that's how my house fell down! Build it up again!

Change for it the place that harms it.

He who changes [his] neighbourhood changes his fortune;
For there is a difference of kind [or appearance] in every span of land:

Some [land] there is which is white, some black, some [lit, and] red.
More than this. There should you

V. Traduction française (David COHEN et Martine VANHOVE)

Arrêtez vos occupations, ô mes voisins, je viens vous raconter
Ce qui ne se trouve ni dans le passé ni de votre temps.
Un cœur qui n'a ni souverain, ni maître, ni seigneur
Dans un puits profond m'a jeté par des marches usées
Où désespéré d'amour, pour me noyer je descends les marches de mon destin.
Je monte et je redescends toujours dans les vapeurs bouillonnantes.

Il s'est écroulé le chantier de ma maison que je construis depuis longtemps.
Ce ne fut pas faute d'ouvriers, mais ce qui a cédé c'est l'argile molle.
Où j'espérais trouver des pierres, j'ai trouvé de l'argile molle.
Il s'est écroulé le chantier de ma maison.

Il est tombé le chantier de ma maison, il s'est affaissé jusqu'aux fondations.
Ce ne fut pas faute d'ouvriers, mais les pierres m'ont fait défaut.
Où j'espérais trouver des pierres, j'ai trouvé de l'argile molle.
Il est tombé le chantier de ma maison que je construis depuis longtemps.
Et c'est ainsi qu'il est tombé le chantier de ma maison. Reconstruis-la!
Toi, change-la pour une place qui lui convient.
Qui change le lieu, change le destin.
Car aux terres de tout empan correspond une forme.
Il y a une terre blanche et une terre noire d'asphalte,
Choisis parmi elles ! Il y en a dont tu désires le fruit.